

Au bord du grand fleuve

Judith Cowan

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cowan, J. (1991). Au bord du grand fleuve. *Liberté*, 33(2), 4–11.

JUDITH COWAN

AU BORD DU GRAND FLEUVE

Mme Chartier était assise dans la lumière crue de la fin de février. Elle fumait en regardant le fleuve Saint-Laurent par la grande baie vitrée. Le fleuve aussi semblait fumer. Dans le froid qui n'avait pas connu d'éclipse, les brise-glace gardaient le chenal ouvert, et de la vapeur montait de l'eau dans l'air glacé. Il devait faire moins trente. Au delà du chaos de glaces qui s'étendait jusqu'au milieu du fleuve, elle distinguait une ligne sombre. L'eau plate et dense traînait là-bas son chargement de glaçons. Elle regardait cette ligne comme elle regardait tout maintenant, d'un point immobile au cœur d'un monde désorganisé et détruit, du havre précaire de ses soixante-dix ans, de ses quatre enfants (dont un décédé) et de son récent veuvage. Dans la lumière poudreuse, les plinthes électriques, qui chauffaient sans interruption, cliquetaient vers elle, desséchaient l'air et faisaient craquer la table d'harmonie du piano. Les doigts étendus, elle regarda les articulations raidies, enflées, et sa bague de fiançailles.

Son mari était mort l'été précédent, à la fin d'une longue nuit torride. Il avait tout simplement gagné la chambre d'ami, à l'arrière de la maison, et il était mort là, sur le canapé. Tous deux savaient qu'il avait le cœur malade. Avait-il deviné sa terreur à l'idée de se réveiller à côté d'un mort? Est-ce pour cela qu'il était allé mourir dans la chambre d'ami? Elle alluma une nouvelle cigarette. Voilà qu'elle était seule. Et son cœur se portait bien, et elle n'avait que

soixante-dix ans, et sa mère, à plus de quatre-vingt-dix ans, avait encore bon pied bon œil. Mais Louis Chartier, son seul amour et son mari pendant plus de quarante ans, était mort depuis six mois, parti, lui semblait-il, sans qu'elle eût jamais eu la possibilité de lui parler. Est-ce qu'elle l'avait même connu? Peut-on vraiment connaître un homme? On aurait dit que le temps avait toujours manqué.

Elle replia les jambes sous elle et scruta le fleuve. Maintenant, les gros bateaux empruntaient le chenal tout l'hiver. Le premier capitaine à atteindre le port de Montréal, le gagnant de la canne à pommeau d'or, arrivait toujours le 1^{er} janvier ou à peu près, mais ce n'était plus un événement. Les remous provoqués par les bateaux lançaient toujours plus de blocs de glace à l'assaut du remblai de Mme Chartier. Avec les jumelles de Louis, elle lisait le nom des navires et de leur pays.

En attendant que le téléphone sonne, elle saisit les jumelles et observa un pêcheur qui escaladait les blocs de glace. Elle le voyait de dos, avec son lourd paletot et ses grandes bottes, lâchant une traînée d'haleine par-dessus ses épaules voûtées. Un souffle de vie dans un paysage mort. En dépit du froid, il annonçait le printemps. Quoique moins nombreux depuis quelques années et gravement contaminés par le mercure, les poissons des chenaux remontaient toujours frayer dans les petites rivières. Pourquoi le pêcheur se donnait-il tant de mal? La glace était si épaisse! Après tout, s'il s'empoisonnait en mangeant du poisson pas vraiment comestible, c'était son problème. La vie continuait, le poisson frayait dans l'eau polluée, les gens trouvaient le temps de se reproduire avant de mourir, les mécanismes éternels suivaient leur cours, même en l'absence de lien véritable entre eux, même si un homme pouvait vivre quarante ans avec une femme sans lui ouvrir son cœur, et puis s'en aller mourir dans un coin. Elle tira une bouffée et eut envie de se servir à boire. Elle en avait besoin en attendant l'appel.

Ce n'était pas elle, c'était Louis qui, tout au début de leur mariage, avait eu l'idée de s'installer à vingt milles de la ville et cinq du village. Par la suite, il n'avait pas été souvent à la maison, c'est elle qui y avait passé sa vie. À présent, elle était consignée où ses enfants avaient grandi et où ses petites-filles s'attendaient à venir l'été. Comment pourrait-elle vivre en ville, dans un appartement? Qu'est-ce que ses petites-filles viendraient y faire? Pourtant, la vie n'allait pas en se simplifiant. Louis mort, elle avait dû se remettre à conduire pour continuer à vivre comme avant. Elle l'avait fait de mauvaise grâce, elle restait persuadée que ce n'était pas son affaire. L'hiver était venu, et avec lui la glace vive sur les routes. Dans les meilleures conditions, la voiture était déjà trop grosse pour elle. Même avant que les vitres ne se couvrent de givre, elle y voyait mal. C'était la voiture de Louis. Elle l'avait remise pour l'hiver et vivait par téléphone.

De toute manière, avec la tournure des événements, l'éloignement de la ville n'avait pas d'importance. Le téléphone était la seule liaison possible avec Nicosie. Longtemps avant la mort de Louis, sa fille aînée, Carole, avait épousé un médecin libanais alors qu'ils terminaient tous deux leurs études à l'Université de Montréal. Elle était partie pour Beyrouth avec lui. Et Mme Chartier venait de passer une matinée semblable à beaucoup d'autres depuis le début de la guerre, à essayer de communiquer avec le Liban, puis elle avait attendu tout l'après-midi l'appel d'une opératrice. Elle et Carole étaient devenues veuves à quelques mois d'intervalle et maintenant, Carole essayait de sortir du Liban avec ses deux filles pour rentrer au Québec et retrouver sa mère, sa grand-mère et ses sœurs. Elle s'était cramponnée longtemps là-bas par amour pour un homme qui avait tout risqué pour habiter son pays, et quand il avait été tué, elle s'était aperçue que son passeport canadien était périmé. À ce moment-là, l'ambassade du Canada à Beyrouth avait fermé ses portes, et elle avait dû

envoyer son passeport à Damas pour obtenir le renouvellement. Damas. Mme Chartier crispait les doigts sur sa cigarette en regardant fixement les glaces. Damas était en Syrie; maintenant la Syrie était l'ennemie; la frontière était fermée.

Elle pouvait faire si peu, elle qui aurait fait n'importe quoi! Elles allaient devoir sortir du pays sans papiers, s'exposer aux bombardements, prendre le bateau pour Chypre. Restait à savoir quand et comment. La situation allait-elle s'envenimer ou se détendre? Il y avait déjà tant de victimes. Mme Chartier avait passé des jours et des semaines au téléphone. Elle s'était adressée aux Affaires extérieures, aux journaux francophones et anglophones, à des gens de Beyrouth dont le téléphone fonctionnait peut-être encore, et elle savait que toutes ses démarches ne changeraient rien. Quand quelqu'un pouvait la conduire au village, elle allait prier à l'église.

Elle se disait qu'étant femmes, Carole et ses filles s'en tireraient. Pour une raison quelconque, quelle que fût la nature du danger, c'étaient toujours les hommes qui mouraient et les femmes qui restaient pour continuer. Elle-même avait pris l'habitude de survivre. Seule dans sa maison isolée, elle était parfois saisie d'un fatalisme plus ou moins agréable. À l'âge qu'elle avait, aux prises avec un rôdeur ou un cambrioleur, elle n'aurait eu aucune chance. «Et après? disait-elle à qui voulait l'entendre, j'ai vécu ma vie. Qu'on me tue! Qu'est-ce que ça changera?» Comme fumer ou ne pas fumer, ça n'avait plus d'importance. Un ami l'avait traitée d'oiseau de malheur, de messagère du désastre, de témoin des calamités, de reporter qui survit toujours pour raconter l'histoire, et il semblait bien que c'était vrai. Dans sa maisonnette, enterrée la moitié de l'année sous la neige ou coupée de tout par la crue des eaux, elle lisait, fumait, regardait le monde à la télévision, observait sur le fleuve les navires marchands de tous les pays. Elle était isolée, mais toujours à quelques pas de sa sauvegarde, le téléphone, et elle avait toujours une histoire à

raconter. Bien qu'elle vît peu de gens chez elle, elle parlait sans arrêt. Elle vivait au centre d'une toile d'araignée, donnait et obtenait des renseignements, annonçait les dernières mauvaises nouvelles d'une voix enrouée par le tabac, avec la familiarité de qui s'attend au pire. Tout cela était-il l'effet de la longévité? À coup sûr, des événements horribles se produisent dans l'entourage de quiconque vit assez longtemps. Des voisins étaient morts dans des accidents de voiture, le cancer avait emporté des amis intimes, des enfants d'autres gens s'étaient suicidés, son propre fils était mort d'une leucémie.

Mais les événements du Liban étaient plus récents. La voiture de son gendre avait sauté comme il allait à la banque. «Il était médecin, pensa-t-elle, et même pas en mission humanitaire.» Un homme de plus était parti, laissant une famille de trois femmes se ressaisir sans lui. «C'est sûr qu'elles y arriveront», pensa-t-elle. Elles y arrivaient toujours. Si seulement Carole pouvait se tirer de là et rentrer à la maison! Si Mme Chartier revoyait sa fille et ses petites-filles saines et sauvées, elle ne pleurerait plus les hommes que rien ne pouvait ramener. Elle accepterait que dans sa famille, il n'y ait plus que des femmes. Elle n'avait pas demandé l'impossible dans ses prières. Elle avait prié pour garder ce qu'elle avait et pour qu'on l'appelle de Nicosie.

«Que veux-tu...? avait-elle dit à quelqu'un au téléphone, d'une façon ou d'une autre, les hommes ne sont pas faits pour durer...»

Les hommes n'étaient pas des créatures faites pour durer. Essayer d'obtenir quelque chose d'un homme, c'était presque peine perdue: il serait parti avant que la réponse arrive. En revanche, sa mère très âgée, toujours lucide et exigeante, rappelait constamment son existence par téléphone. Jour après jour, elle se plaignait des conditions de vie dans la résidence de grand luxe où elle s'était retirée, à Montréal. Mme Chartier fronça les sourcils dans la fumée. Elle regardait le pêcheur inconnu, toujours assis sur la

glace. Il ne prenait probablement rien. «S'il se dirige vers la maison, pensa-t-elle, je lui offrirai du café bouillant», mais elle savait bien qu'il ne viendrait pas. Elle évalua qu'il devait être à peu près à la même distance de la rive que son gendre libanais quand il avait fait du ski nautique, il y avait de cela quelques étés. «Comme tout change, pensa-t-elle, et comme nous comprenons peu de chose!» Ils auraient pu quitter le Liban bien plus tôt, ou ne jamais décider d'y habiter, et il serait encore en vie.

Pendant ce temps-là, sa mère immortelle s'achetait des robes et des gants de chevreau, se faisait arranger le col du fémur et greffer des cornées, allait chez la coiffeuse et le dentiste. Et Mme Chartier ronchonait. Si seulement elle avait pu vivre elle-même dans ce palais, plutôt que dans une cabane au bord du fleuve! À quatre-vingt-neuf ans, bien installée dans une résidence apparemment très convenable, sa mère avait appelé un taxi avec autorité et démenagé parce qu'elle trouvait la cuisine primitive. Elle avait refusé de souper à cinq heures et de se lever le matin, sous prétexte que ce n'était pas dans ses habitudes. Elle avait alors élu domicile dans une sorte d'hôtel-de-ville dallé de marbre, doté d'ascenseurs à dorures, d'un service de limousines et d'assistants médicaux déguisés en domestiques. Là, on lui servait le souper à huit heures, suivi du brandy et de quelques heures de télévision ou de bridge, et le matin, elle dormait. Née dans la haute bourgeoisie du siècle dernier, elle ne s'attendait à rien de moins. C'était une dame, et qui plus est, une dame dont les exigences avaient grandi à une époque où les dames n'avaient pas le souci de payer. Malheureusement, les deux maris à qui elle avait survécu ne lui avaient rien laissé. C'était sa fille, vieille elle aussi, qui devait régler les factures.

Et quand Mme Chartier se risquait à lui donner des nouvelles de Beyrouth, elle ne manifestait guère d'intérêt. L'arrière-grand-mère, maintenant si vieille que les beaux os de sa jeunesse reparaissaient, avait passé l'âge de s'occuper

d'autre chose que de son confort. Ainsi Mme Chartier se trouvait-elle coincée entre deux générations. Quand elle allait voir sa mère, le personnel la prenait pour une pensionnaire. «Ce serait trop de chance, renâclait-elle, je mourrai dans la neige un de ces hivers, ou balayée par l'inondation du printemps, et on ne s'en apercevra qu'au bout d'une semaine.»

L'après-midi tirait à sa fin quand le téléphone sonna. Mme Chartier, le cœur battant, se jeta sur le récepteur. Sans bouger, elle écouta la communication s'établir, fixant le fleuve comme si elle y voyait Beyrouth, Chypre, le bateau et les bombes. Elle ne vit que l'homme sur la glace, toujours assis dans le froid. Pourquoi ne rentrait-il pas chez lui? Une femme devait l'attendre. La communication parut établie.

— Oui, allô...? dit-elle.

Mais elle n'entendit rien, que des déclics. Puis, un instant, la voix d'une opératrice.

— Carole? dit-elle.

La ligne était coupée. Elle resta agrippée au récepteur, le pressant comme pour en extraire quelque chose. Mais le silence se prolongeait. Elle reposa le combiné et saisit la bouteille de scotch sur le manteau du foyer. Elle alla chercher de la glace à la cuisine. Cela s'était déjà produit. Elle ou sa fille finirait bien par obtenir la communication.

Elle se rassit près de la fenêtre avec son verre. C'était le moment le plus dur de l'année, la fin de l'hiver qui s'éternise, la période où chacun connaît la nausée de la neige, de la glace et de tout, parce que la privation de soleil a été trop longue. Les gens attrapaient des rhumes, puis la grippe, et toussaient pendant des semaines. En cette saison, les querelles étaient plus pernicieuses et le désespoir, plus profond. Les personnes atteintes de maladies graves et les vieillards fragiles perdaient l'espoir de voir un autre été et mouraient. «C'est le début de la saison des suicides, pensa Mme Chartier, comme si on n'avait pas assez de mal à s'accrocher à la vie de toute façon.»

Le soleil glissait vers l'horizon, et à mesure que la température tombait, la brume glacée sur le fleuve s'épaississait. Au moment où elle se disait que le pêcheur avait dû rentrer chez lui, elle le vit beaucoup plus loin, éclairé à travers la brume par les rayons longs, obliques et froids du soleil de février. Elle songea de nouveau qu'elle était folle de vivre seule à un endroit pareil. On aurait pu l'assassiner. Pourquoi n'avait-elle pas peur? Elle saisit les jumelles de Louis. L'homme ne venait pas de son côté, il escaladait les glaces brisées en direction du chenal. C'est alors que le téléphone sonna. Elle laissa tomber sa cigarette en se précipitant pour décrocher. Elle entendit la communication s'établir avec un bruit de portes ouvertes en série.

— Maman? dit Carole.

Un instant, bouleversée par le réconfort d'entendre la voix de sa fille, et comme elle essayait d'attraper la cigarette tombée, elle perdit de vue l'homme sur la glace. Il fallait pourtant qu'elle fixe son attention sur quelque chose. Où était-il? Elle l'aperçut de nouveau en aval. Il avait atteint la limite des glaces. Simplement, il fit un pas de plus vers l'eau sombre et fumante du chenal. Et il disparut.